FRC 4°. 17807.1
Case FRC 26359

UN MOT SUR LE PROCES DE LA CONJURATION.

QUARANTE-CINQ accusés ont paru devant la Cour criminelle du département de la Seine: la plupart sont des hommes couverts de crimes; l'intérêt ne peut se fixer et ne se fixe en effet que sur le général Moreau.

Le général Moreau est-il coupable? et quel est son crime? voilà ce que chacun se demande.

DEPUIS la fin de fructidor an XI, l'Angleterre a vomi sur la côte de France une poignée de brigands à la tête desquels était Georges; et, dès le mois de vendémiaire ou de brumaire, Fres-

nières, secrétaire intime du général Moreau avait reçu des propositions pour porter ce général à prendre des engagemens avec les princes français. Ces ouvertures avaient été faites à Moreau.

Voyez page 7 du recueil des interrogatoires. Interrogatoire du général Moreau, n°. 2.

« Interrogé (le général Moreau) :

« Si le cit. Fresnières l'a prévenu, pendant les quatre premiers mois de cette année, des » conférences qu'il a eues dans le » même temps avec un des hommes de Georges ; s'il lui a fait » part de ce que Georges désirait » de lui général ; si lui général l'a » chargé de porter à Georges une » réponse de sa part » ;

A rédigé lui-même sa réponse et l'a communiquée, ainsi qu'il suit :

« Il y a quelques mois, le cit. » Fresnières me dit que quelqu'un lui avait dit l'avoir connu à Rennes, mais que lui ne » connaissait pas, lui avait dit » de me demander si, à raison » de l'oubli et de l'abandon où » me laissait le gouvernement,

» je ne voulais pas prendre d'en-
» gagement avec les princes fran-
» çais, de les servir dans le cas de
» changement qui pourrait sur-
» venir dans le gouvernement.
» Je dis au cit. Fresnières : Si
» vous revoyez cette personne,
» dites-lui que si j'avais eu à ser-
» vir les princes, c'eût été quand
» j'étais à la tête des armées où
» l'on m'en avait déjà fait la
» proposition, et non après les
» victoires des Français, le gou-
» vernement consolidé, et moi
» simple particulier; que cela é-
» tait de la plus haute folie ».

L'homme qui avait connu Fresnières à Rennes, et que, selon Moreau, Fresnières ne connaissait pas, quoiqu'il eût été l'ami, le camarade d'enfance de ce secrétaire, est Joyau, dit Villeneuve, comme il résulte de l'interrogatoire de *Lajollais* et *Léridan*.

Voyez *le recueil page 77. Interrogatoire de Lajollais*, n°. 15.

« Pendant le temps que Geor-
» ges était encore ignoré à Paris,
» il fit sonder Moreau, par l'in-
» termédiaire de *Villeneuve*,
» fort lié avec le secrétaire de

» Moreau, nommé Fresnières,
» s'adressa à celui-ci ; mais Vil-
» leneuve n'obtint de Moreau,
» par le canal de son secrétaire,
» que des réponses évasives ; on
» répondit de sa part à Villeneu-
» ve, que lui, Moreau, était au
» plus mal avec le consul ; qu'il
» ne se porterait jamais à aucun
» assassinat contre la personne
» du consul, mais bien à tout ce
» qui serait nécessaire pour le
» bonheur de son pays ».

Voyez *recueil page* 161. *Interrogatoire de Léridan*, n.° 27.

« Qu'il a connu le nommé
» Fresnières, parce qu'un jour
» Joyau le chargea de lui porter
» une lettre. Que la lettre invi-
» tait Fresnières à se rendre de
» suite auprès de Joyau, ou lui,
» déclarant, le conduisit rue de
» Carême-Prenant ;

» Qu'il ne sait pas ce qu'ils
» ont dit alors, parce qu'on les
» faisait sortir de l'apparte-
» ment, mais qu'ils sont restés à
» peu près une heure ensemble».

Si l'on considère que Fresnières était un ami de l'enfance et un compagnon d'études de Joyau dit Villeneuve, ce que Moreau ne pouvait ignorer ; si l'on compare

les dépositions de Lajollais et de Léridan avec la déclaration travaillée de Moreau, on ne peut se refuser à penser que dès le mois de vendémiaire, ou dès le mois de brumaire, Moreau connaissait l'existence de Georges à Paris, et en pénétrait le motif, et que c'était sans doute parce qu'il n'était point éloigné de se prêter à ce que des brigands préparaient *pour le bonheur de son pays*, qu'il gardait le silence avec le gouvernement.

Avant cette époque, Moreau avait eu des intelligences avec Pichegru 1.°, par le canal de l'abbé David; 2°. et après que la guerre eût été déclarée avec l'Angleterre, par le canal de Lajollais.

Voyez *le recueil, page 66. Interrogatoire de Lajollais, n.° 14.*

« Je savais, depuis quelque » temps, et par l'intermédiaire » d'un ami commun, l'abbé Da- » vid, que Pichegru et Moreau, » long-temps divisés, étaient en- » fin reconciliés; j'ai vu Moreau » plusieurs fois l'été dernier, et

» dans les différentes conférences
» que j'ai eues avec Moreau, cette
» réconciliation a été confirmée.
» Moreau m'a témoigné le désir
» d'avoir une entrevue avec Pi-
» chegru ; je me suis chargé de la
» procurer. A cette époque, la
» guerre entre la France et l'An-
» gleterre n'avait point éclaté. A-
» près la déclaration de guerre,
» conservant le même désir,
» mais ne pouvant plus facile-
» ment effectuer le passage de
» France en Angleterre, je suis
» allé par Hambourg jusqu'en
» Danemarck, et je suis passé à
» Londres sous la qualité de né-
» gociant allemand. J'ai vu Pi-
» chegru à Londres, je lui ai
» parlé du désir de Moreau, de
» conférer avec lui. Il me décla-
» ra qu'il était dans la même in-
» tention, et qu'il saisirait l'oc-
» casion d'un pareil rapproche-
» ment pour quitter enfin l'An-
» gleterre.

» A peine quinze jours étaient
» écoulés que l'occasion de pas-
» ser en France se présenta, et
» nous en profitâmes pour arri-
» ver ensemble ; je le quittai à
» une ferme qui était aux envi-
» rons de Gamache ; je vins à
» Paris directement, et Pichegru
» suivit une autre route que je

» ne connais pas pour y arriver.
» Il me fit savoir son arrivée;
» il logeait alors momentanément
» à Chaillot; c'est de là qu'à
» trois ou quatre reprises les
» conférences entre Pichegru et
» Moreau eurent lieu : la pre-
» mière fois sur le boulevard de
» la Madeleine; un second ren-
» dez-vous fut manqué : la se-
» conde et la troisième confé-
» rences eurent lieu dans la mai-
» son même de Moreau, à Pa-
» ris, rue d'Anjou ».

Lajollais et Moreau conviennent également de ces correspondances dont les interrogatoires, les confrontations, les débats offrent des preuves nombreuses.

Ainsi donc, quoique la France fût en guerre avec l'Angleterre, le général Moreau avait des intelligences à Londres, et les entretenait avec l'un des hommes sur lesquels l'ennemi comptait davantage, qu'il avait admis dans ses conseils, qui avait paru publiquement aux revues des volontaires à Hyde-Parc, etc., etc.

Ces communications ténébreuses étaient évidemment coupables et contraires aux intérêts de la patrie.

Moreau conspirait contre elle avant l'arrivée de Pichegru, par l'intermédiaire de Fresnières, avec Georges, et par celui de Lajollais, avec Pichegru.

Pichegru arriva à Paris dans les premiers jours de pluviôse, et Moreau fut arrêté le vingt-cinq pluviôse.

Dans les interrogatoires qu'il a prêtés les 25 et 29 pluviôse devant le grand-juge, et le 17 ventôse devant le juge instructeur, il nie d'avoir eu aucune communication avec Pichegru, depuis le séjour de cet accusé à Londres, d'avoir su qu'il était à Paris, d'avoir eu aucun renseignement sur son séjour; enfin il nie de l'avoir vu.

Il persiste dans ce système de dénégation, jusqu'à la confrontation, et c'est alors que se trouvant en présence

de Rolland, de Lajollais et de Couchery, il avoue enfin avoir reçu Pichegru dans sa maison, et avoir communiqué avec lui par le moyen de Fresnières et de Rolland.

Il est donc constant, d'après des dépositions multipliées, confirmées même par l'aveu de Moreau, qu'il a vu Pichegru à Paris.

On se demande maintenant quel était le but de ces conciliabules. L'instruction l'avait fait connaître ; mais Moreau s'est chargé lui-même de nous le dire, puisqu'il a avoué dans les débats que *Pichegru l'avait sondé sur les dispositions de l'armée et sur les partisans que les Bourbons pouvaient avoir en France.* Il l'avait dit à Rolland, ainsi qu'il est constaté par l'interrogatoire de cet accusé.

Voyez *page 61 du recueil. Interrogatoire de Rolland, n°. 13.*

« Dans le jour, cependant, il fallut aller faire à Moreau la fe-

meuse ouverture à laquelle je n'osais plus me refuser. J'espérais, je ne sais pourquoi, que ce général me tirerait d'embarras. Voici, à peu près, la réponse qu'il me fit : »

« Je ne puis me mettre à la » tête d'aucun mouvement pour » les Bourbons. Ils se sont tous » si mal conduits, qu'un essai » semblable ne réussirait pas. Si » Pichegru fait agir dans un autre sens, et en ce cas, je lui ai » dit qu'il faudrait que les consuls et le gouverneur de Paris disparussent, je crois avoir » un parti assez fort dans le sénat pour obtenir l'autorité; je » m'en servirai aussitôt pour mettre tout son monde à couvert, » ensuite de quoi l'opinion dictera ce qu'il conviendra de faire; mais je ne m'engagerai à » rien par écrit ».

« Il me dit, en outre, dans la conférence : que depuis la première ouverture de Pichegru, il avait parlé à plusieurs de ses amis.

» Cette réponse ne me laissant plus de doute, je ne dus m'occuper que de trouver un moyen adroit pour me mettre à l'écart, sans, toutefois, inspirer de méfiance..... »

Moreau a nié cette réponse dans ce que ses termes avaient de positif, mais il est convenu des visites de Rolland, relatives à la conspiration, et des questions que celui-ci lui avait faites pour savoir s'il n'avait pas lui-même des prétentions à l'autorité. Il a dit lui avoir répondu : « Pour que j'eusse des prétentions, il faudrait voir disparaître la famille de Bonaparte, les consuls, le gouverneur de Paris, la garde des consuls..... »

Voyez page 27 du recueil. Interrogatoire et confrontation de Moreau, n°. 7.

Moreau savait donc qu'il y avait une conspiration contre l'état et que Pichegru était l'un des chefs des conjurés, et depuis le commencement de pluviôse jusqu'au vingt-cinq, jour de son arrestation, et pendant plus de quarante jours qui s'écoulent depuis son premier interrogatoire jusqu'à sa confrontation, il sait que la conspiration marche, qu'il peut

la déjouer par des aveux sincères et sauver à la patrie les dangers auxquels elle est encore exposée, et il persiste à nier que Pichegru soit à Paris, et il s'enveloppe dans son coupable silence.

Il ne pouvait pas ignorer, et tout prouve en effet qu'il ne l'ignorait point, que Pichegru, avec qui il avait des conférences secrètes, était un des conseils des ennemis de la France, qu'il arrivait d'Angleterre, qu'il était venu par les communications établies par Georges, qu'il s'était affilié à ce brigand, et que ses principaux moyens consistaient dans le parti de Georges et dans Georges lui-même. Il devait d'autant moins l'ignorer, que la première conférence sur le boulevard de la Madeleine avait eu lieu en présence de Georges.

Mais Moreau nie cette première conférence ; cependant Bouvet de Lozier et Lajollais déclarent qu'elle

a existé; Couchery et plusieurs autres accusés en ont eu connaissance et l'ont également *déclaré*.

Voyez *le recueil*, *page 38. Déclaration de Bouvet de Lozier, n°. 10.*

« J'ai vu encore le même Lajollais le 25 ou le 26 janvier, » lorsqu'il vint prendre Georges et Pichegru à la voiture, » où j'étais avec eux, boulevard » de la Madeleine, pour les conduire à Moreau, qui les attendait à quelques pas de là; il y » eut entr'eux, aux Champs-Élysées, une conférence qui » déjà nous fit présager ce que » Moreau proposa ouvertement » dans la suivante, qui eut lieu » avec Pichegru seul; savoir: » qu'il n'était pas possible de rétablir le roi; et il proposa d'être mis à la tête du gouvernement, sous le titre de dictateur, ne laissant aux royalistes que la chance d'être ses » collaborateurs et ses soldats ».

Voyez *le recueil*, *page 69. Interrogatoire de Lajollais, n°. 14.*

« J'avais été chez le général » Moreau le matin, pour connaître l'endroit qu'il indiquerait pour le rendez-vous; car

» au premier moment que Pi-
» chegru était arrivé, j'avais été
» en prévenir Moreau ; il m'a
» indiqué le boulevard de la
» Madeleine, depuis la rue de
» Caumartin jusqu'à l'église de
» la Madeleine, pour neuf heu-
» res précises du soir. Il me dit
» qu'il serait en habit bleu et en
» chapeau rond ; qu'il frapperait
» la terre de quelques coups de
» sa canne ; qu'il viendrait par
» la partie du boulevard qui est
» du côté de la rue Caumartin ;
» que je viendrais du côté op-
» posé ; et en effet, à neuf heu-
» res précises, je le rencontrai
» au milieu du boulevard : j'a-
» vais, d'après la parole donnée
» par Moreau, prévenu, le soir
» même, Pichegru dans la mai-
» son de Chaillot ; pour y en-
» trer, je demandai M. Larive,
» mais je ne voyais que Piche-
» gru ; et Pichegru m'avait dé-
» claré qu'à la même heure il se
» trouverait en fiacre dans la rue
» Basse, qui borde le boule-
» vard. Une seconde avant de
» rencontrer Moreau, quelqu'un
» en habit bleu (Villeneuve,
» selon l'interrogatoire de La-
» jollais, n°. 16, page 79) et
» qui m'a reconnu, me dit : Le
» général est arrivé ; il est dans

» le fiacre, là, me dit-il, en me » l'indiquant du doigt, et à l'ins- » tant j'ai rencontré Moreau, à » qui je dis : Le général est ar- » rivé. Alors Moreau m'a indi- » qué l'allée du côté de la rue » des Capucines, où la lune don- » nait moins, en me priant d'y » faire passer le général Piche- » gru. Je me suis rendu à la por- » tière, Pichegru était précisé- » ment du côté où j'arrivais; il » m'a semblé qu'il n'y était point » seul; à l'instant il ouvrit la por- » tière, et me suivit sur l'autre » côté du boulevard, où je les » réunis tous deux, et me reti- » rai sans savoir si Pichegru é- » tait ou n'était pas suivi de ceux » qui pouvaient être avec lui » dans sa voiture; je n'ai pas été » curieux de demander, soit à » lui, soit à l'autre, le résultat » de leur conversation ».

Ce dernier (Couchery) et plusieurs autres accusés déclarent que lorsque Pichegru sortit pour se rendre à la seconde entrevue avec Moreau, Georges leur dit : *Aujourd'hui il ne se plaindra pas, je n'y serai point.*

Voyez *le recueil page 133. Déclaration de Couchery, n°. 24.* « Deux jours après, nous ac-

» compagnâmes le général Pi-
» chegru chez le général Moreau
» (deuxième entrevue.) Geor-
» ges dit quand nous partîmes :
» *Aujourd'hui il* (Moreau) *ne*
» *se plaindra pas, je n'y serai*
» *point.* Pendant l'entrevue nous
» restâmes Lajollais et moi dans
» un salon, pendant qu'ils é-
» taient dans un cabinet. Piche-
» gru nous dit lorsque nous fû-
» mes dans la rue, *qu'il était*
» *fort content* ».

Moreau a gardé Fresnières près de lui jusqu'au dernier moment : Fresnières était l'ami, le camarade d'enfance de Joyau, dit Villeneuve, il avait eu avec lui plusieurs conférences dont il avait rendu compte à Moreau. Pichegru ayant été appelé à Paris, voit Moreau et communique aussi avec lui par Rolland et Lajollais, etc., etc. Il connaissait donc les conspirateurs et la conspiration dans tous ses détails, dans toute son étendue, il y jouait donc un rôle. Pichegru, Georges et Moreau étaient unis d'intention, ils tendaient tous au même but, il n'y avait de dissentiment entr'eux que sur les moyens d'exécution.

Ce dissentiment tenait à la différence de leur position respective.

Georges ne vivait depuis long-temps qu'avec des chouans, nourri dans les illusions de son parti, il ne doutait pas que le premier consul étant assassiné, on ne pût proclamer les Bourbons et réunir tout le peuple autour du drapeau blanc.

Moreau au contraire connaissait les dispositions de l'armée, des fonctionnaires publics, du peuple entier; il

savait que le drapeau blanc levé après la mort du premier consul, serait bien plutôt un signal d'insurrection pour la liberté, que de ralliement pour la contre-révolution. Il croyait sans doute à la possibilité de parvenir au but de la conspiration; mais il voulait que le pouvoir lui fût confié afin de donner un grand commandement à Pichegru, de changer les chefs de l'armée, de lui inspirer un autre esprit, et d'arriver ainsi plus lentement, mais plus sûrement au but principal des conjurés.

Pichegru imbu de toutes les idées qu'il avait puisées à Londres dans les conseils des Bourbons et dans la société des émigrés, connaissait cependant assez la révolution pour ne pas adopter toutes leurs illusions. Il flottait entre la manière de voir de Moreau et de Georges; s'il croyait au succès d'une proclamation brusque, faite en faveur des Bourbons dans le moment de stupeur qu'aurait occasionnée l'assassinat du premier consul, et le jour même de cet attentat, il n'avait pas la même sécurité pour le lendemain.

Le plan de Moreau paraissait mieux d'accord avec la prudence : mais on pouvait craindre ou que Moreau ne voulût plus se dessaisir du pouvoir, ou que contraint par l'empire que prendraient facilement sur ce faible caractère quelques hommes énergiques, il n'osât point le transmettre aux Bourbons, et fût conduit à laisser gouverner sous son nom. Telles sont les causes qui rallentirent la marche de la conspiration.

Georges et Moreau différaient trop dans leur manière de juger la situation de la France, ils ne pouvaient parvenir à s'entendre; mais Moreau et Pichegru pouvaient, dans des conférences plus multipliées, se rapprocher et

parvenir à un moyen terme qui les aurait satisfaits également.

La police mit des obstacles à ces conférences ; elle savait Georges à Paris, elle commençait à soupçonner que Pichegru y était aussi, la surveillance devint plus active et les communications plus difficiles. Il fallut se servir de l'intermédiaire de Rolland, non qu'on le jugeât plus éloquent ou plus habile, mais parce qu'il pouvait communiquer à toute heure; et, sous ce rapport du moins, il était un intermédiaire utile. On conservait aussi la ressource de Lajollais, et dans la seconde conférence que Rolland, décidé à s'éloigner, eut avec Moreau, il fit connaître au général la retraite de Lajollais, afin que le fil des communications entre Moreau et Pichegru pût se prolonger par le moyen de Lajollais au milieu des poursuites de la police. Tel était l'état des choses lorsque Rolland, Lajollais et Moreau furent arrêtés.

Quelle autre conclusion tirer de tant de faits accablans pour le général Moreau, si ce n'est qu'il trahissait sa patrie, qu'il était d'accord avec Georges et Pichegru, que comme eux il calculait sur la mort du premier consul, dont le génie était un obstacle insurmontable au bouleversement de la France? Il fallait seulement pour Moreau qu'il ne fût pas forcé à jeter le masque, et qu'il se réservât, quel que pût être l'effet de l'horrible attentat qui se préparait, pour parvenir au pouvoir suprême, et préparer les voies à la contre-révolution. Jamais la France ne connut des dangers plus imminens, jamais un plus grand crime ne fut tramé, jamais de plus atroces com-

plots ne furent mis dans une plus grande évidence.

Bien loin d'être *ridicule*, comme affecte de le dire le général Moreau, cette conspiration est la plus redoutable qui ait existé, non contre le premier consul qui a souvent échappé aux poignards et aux explosions préparés par quelques-uns des mêmes conspirateurs, mais contre l'état. Il n'est pas impossible que trente ou quarante brigands dirigés par un scélérat tel que Georges exécutent un assassinat ; mais lorsqu'un homme honoré par ses services, couvert du masque de la fidélité à la patrie, se range parmi les conspirateurs, la mort d'un seul n'est pas le seul danger à craindre, c'est la ruine de l'état, c'est l'esclavage de tout un peuple qui seraient les fruits du succès d'une criminelle entreprise. Cette conspiration n'était donc pas *ridicule*. Son exécution n'était donc pas impossible.

Quel est cet homme que devaient élever un moment, au suprême pouvoir les brigands soldés par l'implacable ennemi de la France, et suscités par une race déshonorée qui ne médite que la vengeance ? C'est Moreau, c'est un général en chef en activité de service, jouissant de l'intégrité de son traitement, de tous les avantages attachés à son grade actif, ayant à ses ordres, à Paris, comme il les avait à l'armée, quatre officiers d'état-major payés par le trésor public ; c'est cet homme attaché par tant de liens, qui manque aux devoirs les plus impérieux, et qui trahit sa patrie.

La défense de Moreau n'a consisté qu'en dénégations et en divagations. Il s'est appliqué ces paroles de Scipion : « Tel jour je remportai telle victoire, allons au » Capitole et rendons grâces aux dieux. ». Mais Scipion était accusé devant le peuple pour avoir étalé un trop

795

grand luxe et dissipé quelques millions de sesterces de l'épargne publique. S'il avait été prévenu d'intelligence avec Carthage, s'il avait tramé contre le peuple Romain avec les ennemis de Rome, quel citoyen n'eût considéré la réponse de Scipion comme une ironie perfide? un seul Romain se fût-il levé pour le suivre au Capitole?

Mais sans aller chercher des exemples dans l'antiquité, n'avons-nous pas dans l'histoire de ces derniers temps des généraux qui trahirent leur propre gloire et la patrie? Dumouriez ne remporta-t-il pas aussi de grandes victoires? ne lui dut-on pas la conquête de la Belgique? Il fut cependant l'ennemi le plus acharné de son pays. Il porta sa haine partout. Il l'avait offerte à la Russie, elle a été acceptée par l'Angleterre. On est sûr de le trouver où sont les ennemis du peuple français.

Et Pichegru, que la révolution avait pris dans les derniers rangs de la société, qu'elle avait comblé de ses bienfaits, Pichegru, vainqueur dans la Belgique, dans la Hollande, sur le Rhin, de quels coups n'a-t-il pas voulu frapper la France? Ces victoires qu'il avait remportées à l'aide du courage et du sang des fils de la patrie, pouvaient-elles s'élever en sa faveur, lorsqu'il conspirait contre la prospérité des pères et contre la gloire des drapeaux sous lesquels combattaient les enfans!

Si l'on admettait une fois en principe que le sang versé par les braves au champ d'honneur, doit leur assurer l'impunité des délits privés, l'ordre social serait ébranlé jusque dans ses fondemens. Verser son sang pour sa patrie, c'est acquitter un devoir; acquérir de la gloire à son service, c'est s'imposer impérieusement l'obligation d'être sans cesse le citoyen le plus dévoué comme le plus fidèle.

A Paris, chez HAYEZ, rue de la Harpe, N°. 156.